

nous recevons tout un groupe d'aumôniers, trapus, solides, arcs-boutants de cette masse : réconfort pour l'avenir, réserve pour les travaux solides d'aujourd'hui, pour les besoins de demain.

22 avril. — A huit heures et demie, devant la chaise de saint Vincent, le grand et noble paysan des Landes, Mgr Mathieu, évêque de Dax, célèbre la messe pour ses Jacistes landais ; messe dialoguée, cantiques gascons, le drapeau du groupe béni sous les yeux du grand aîné... En ces quelques minutes, tout nous remet dans la note saine d'une vie agricole, injectée d'un christianisme pratique et profond, joyeux et conquérant.

23 avril. Fête de la translation des Reliques de saint Vincent. — Le Nonce officie. Le soir, Mgr Lamy, archevêque de Sens, dans son panégyrique du jour, fait ressortir fort justement en Vincent de Paul, le grand Landais qui manifeste et porte à un très haut degré les qualités de la race, les vertus de son milieu : son intelligence, son bon sens, son équilibre ; le respect des valeurs spirituelles, le sens de la mesure, le culte de la beauté véritable, et l'amour chrétien de la fraternité humaine.

24 avril. — L'anniversaire de la naissance de saint Vincent de Paul ramène nos âmes à Pouy, vers la chétive maison de *Ranquines*. Là, en 1587, chez les Depaul, un nouveau-né, Vincent, qui devait à jamais illustrer ce nom, ce toit, ce village. Là depuis soixante-quinze ans, à l'ombre du chêne, fils et filles de saint Vincent de Paul vivent, prient et se dépensent. Dans cette suite de dévouements modestes¹ et généreux, voici

1. [J'ai] lu dans le *Traité des Passions de Descartes* que les plus généreux ont coutume d'être les plus humbles.

Jean Guittou, *Études*, 5 mai 1939, page 305.

trois récentes figures qu'a finement saisies M Théobald Lalanne. En son *Rapport moral de l'Amicale du Berceau* (12 juillet 1938), voici l'hommage ému rendu à ces bons ouvriers, anneaux dans cette suite d'artisans de l'Œuvre vincentienne.

Le Berceau lui-même a été frappé comme jamais il ne l'avait été.

Il a vu s'éteindre la bonne Sœur Louise, qui a vécu dans la maison cinquante-quatre ans, dont quarante-sept passés devant les fourneaux de la cuisine. On se figure aisément ce qu'une telle vie représente de dévouement. Vers la fin, elle avait des absences et confondait les lieux et les heures ; mais quand elle était perdue, on n'était pas embarrassé pour la retrouver : si elle oubliait le réfectoire, c'était toujours pour la chapelle.

Les éloges de telles vies sont devenus ici des lieux communs.

Sur la page des dévouements obscurs dont le Berceau vit et prospère, il nous faut inscrire cette année le nom du frère Nufes. Il est impossible de faire deux pas dans la maison sans retrouver les traces de son activité inlassable. Le sol sur lequel nous marchons a été fouillé par lui dans tous les sens et recouvert un réseau serré de canalisations de toute espèce dont il a emporté le tracé dans la tombe. Il réparait les pendules, construisait des pompes à tous usages, des chaudières tubulaires, des lessiveuses monstres, des fourneaux de cuisine géants. Rien ne l'effrayait : il creusait des puits aux dimensions énormes, et pour s'assurer que l'eau ne manquerait jamais, il les prolongeait par des galeries souterraines de 50 mètres, creusées en pleine nappe. Puis il reliait le tout au Berceau par une canalisation de plomb de deux kilomètres, tout entière placée et soudée par lui seul.

Il était d'une clarté d'esprit étrange, mais illettré. Il avait appris à lire seul, écrivait avec répugnance les mots indispensables en les dessinant comme des caractères d'imprimerie et n'avait jamais su la table de multiplication. Il la remplaçait par des repères qu'il s'était faits avec les douzaines et les demi-douzaines, où il se reconnaissait à merveille. D'instinct il avait deviné la supériorité du système duodécimal sur notre pauvre et naïf système décimal. Il détestait les purs savants et se plaisait à les étonner ou les mystifier. Quand il dut faire traverser la voie ferrée à sa canalisation, il prit jour avec la Compagnie du Midi qui lui enverra un ingénieur pour surveiller l'opération. Le travail était délicat : il fallait manœuvrer d'énormes couronnes de tuyaux de plomb qui pesaient 200 kilos et qui, à les poser simplement sur le sol avec un peu de brusquerie, s'écrasaient irrémédiablement ; trois ou quatre hommes étaient nécessaires pour les manier sans danger. Il fallait ensuite dérouler ces tuyaux grès comme le bras et les hâler sous la voie sans les déformer. Au jour dit, le bon frère était là, près de la tranchée déjà amorcée, avec un étrange appareillage de poulies, de manivelles, de petits

chariots glissant sur des bouts de rail miniature. Un ingénieur arriva à 8 heures moins cinq, vit ce gros bonhomme assis sur le talus et, de son côté, attendit, appuyé contre un pylône. Le temps passait, les hommes se regardaient. L'ingénieur tira sa montre : 8 heures 05.

— Vous êtes là pour la canalisation ? demanda-t-il. Votre équipe est en retard.

— Quelle équipe ? Je n'ai pas d'équipe ! C'est moi l'équipe.

— Vous allez faire cela tout seul ? Vous ne voudriez pas que je revienne demain ?

— J'espère que ce ne sera pas nécessaire.

Et le voilà à l'ouvrage, de son pas lourd, avec ses gestes lents, mais d'une sûreté infailible. Prodigieusement intéressé dès la première manœuvre, l'ingénieur le suivait comme un chien d'un côté de la voie à l'autre, l'attendant toujours au tournant de la difficulté suivante, qui était résolue comme la précédente, de la façon la plus élégante et la plus inattendue. Dans les moments périlleux, il esquissait un réflexe professionnel d'entr'aide : « Vous allez vous salir, Monsieur l'ingénieur, laissez : cela viendra tout seul ». Et cela venait tout seul. En moins de deux heures, tout était en place sans une mâchure. L'ingénieur serra la main du frère : « Dommage que la Compagnie n'ait pas beaucoup d'ouvriers comme vous ! » Le frère était déjà d'une compagnie très différente où l'on fait 80 heures par semaine pour l'amour de Dieu.

On comprend qu'un tel homme fut convoité. Il nous était arrivé il y a trente ans, traqué par la révolution portugaise et fut touché de l'accueil fraternel reçu en France. Paris et Dax essayèrent de l'enlever. Le Portugal assagi, sa province le réclama avec assez de raison. Mais lui, que désirait-il ? On ne put jamais le savoir : « Je ferai la volonté de Dieu, disait-il, décidez pour le mieux ». Finalement on crut avoir deviné ses désirs et sa province le rapatria. On s'était trompé : à peine arrivé, il fut pris d'une telle nostalgie de sa patrie d'adoption que l'on craignit de le voir dépérir et mourir de chagrin dans son propre pays et on le rendit à la France et à la maison où il avait laissé tout son cœur. D'avoir mérité une telle préférence, le Berceau restera très touché et très honoré.

Dans un autre ordre de services, le Berceau perdait un de ses piliers, M. Bouchet. Dès son adolescence, il avait montré une personnalité fortement accusée. Elève de 4^e à Prime-Combe, il manqua le train qui le ramenait de vacances. (Il ne fut jamais pressé, c'est notoire). Le supérieur l'attendait sur le pas de la porte et se montra si peu accueillant que notre petit homme, rechargeant sa lourde valise sur l'épaule, fit demi-tour vers son Auvergne. Il acheva ses études secondaires au séminaire diocésain de Courpières et ne revint chez Monsieur Vincent qu'avec la soutane.

Il fut destiné au Proche-Orient et passa vingt ans dans les collèges de Constantinople et de Smyrne à élever les futurs ministres de Turquie, d'Égypte et de Syrie. Si le français conserve une place privilégiée dans le fond de la Méditerranée, c'est à lui et à ses confrères qu'on le doit surtout. Et le témoignage loyal qu'en rapportait Herriot il y a deux mois, aurait bien fait sur sa tombe.

Il attacha son nom à une curieuse découverte hagiographique. Guidé par de vagues traditions locales et par les révélations extrêmement précises de Catherine Emmerich, il retrouva sur une montagne de Smyrne les fondations de la maison où mourut la Sainte Vierge : Panafa Capouli. A distance, sans connaître les données du problème, les profanes peuvent douter. Mais pour lui, le texte de la voyante collait si exactement aux lignes découvertes par sa pioche vigoureuse qu'aucune hésitation n'était possible. Et les coïncidences sont en effet infiniment troublantes. Sa découverte lui valut un rochet de chanoine de Latran in partibus, qu'il n'arbora jamais.

La guerre le ramena en France et la démobilisation le fixa au Berceau où il enseigna le grec pendant vingt ans. Il y était merueilleusement préparé pour l'avoir déjà enseigné à des Grecs, authentiques descendants d'Ulysse et pour avoir parlé avec eux le grec moderne. Aussi les élèves du Berceau, qui voulurent profiter de l'aubaine, puisèrent chez lui une solide culture hellénique. L'année dernière, deux de ses disciples furent poursuivis par leur examinateur dans les couloirs de la Faculté de Bordeaux. Il leur demanda le nom de leur professeur, les chargea de ses félicitations, mais s'étonna de son originalité à vouloir lire le grec ancien avec la prononciation moderne. M. Bouchet accepta les compliments, mais resta sur ses positions phonétiques.

Il s'était donné au Berceau corps et âme ; et ce vieux terrien n'avait pas de plus complet bonheur que de corriger une version grecque au milieu des champs dont il avait assumé la surveillance et dont la pluie même et la grêle ne pouvaient le chasser, tant qu'il lui restait un squelette de parapluie. Et les jours de découvrage pédagogique, il lui arrivait de dire que ses gorêts le consolent de ses élèves. Mais il exagérait : il avait du cœur pour tout le monde. Il aura pu apporter là-haut des nouvelles toutes fraîches de la ferme de Ranquines : il y a toujours des « Youan » et des « Martin », comme ceux qu'il fallut vendre autrefois pour payer la pension du petit Vincent. Le domaine s'est accru considérablement, vers l'Est, il y a quinze ans et vers l'Ouest cette année même. La terre est plus grasse : le ridicule mill ou millet que l'on cultivait autrefois pour faire la « miche » a été remplacé par le « millas » ou « mais », qui est une plante importée des Indes occidentales, presque un arbuste, à la végétation puissante et dont chaque grain vaut 100 grains de mill. On en fait une bouillie dont les petits élèves de la Mission se régalaient. Et, charmé dans son âme de paysan par ces bonnes nouvelles, saint Vincent aura prononcé de grand cœur le rituel : « Euge, serve bone ».

Sa tombe refermée, M. Degland — il ne demandait jamais rien — demanda à l'avance qu'on le couchât à côté de lui. Il n'avait pas toléré d'exception dans sa vie, il craignait qu'on ne lui en infligeât une honorifique après sa mort et qu'on lui fit une place dans le caveau de la chapelle. Sa modestie et sa passion de l'uniformité en auraient souffert. Et pourtant une exception, qui plus que lui l'aurait méritée ? C'était l'homme qui avait

consacré toute sa vie sacerdotale, quarante-trois ans, à la même maison du Berceau. Et dans cette période, nul ne peut se flatter d'avoir surpris chez lui un mouvement d'impatience, un geste de vanité, une parole ou un sourire d'ironie. C'était la charité et la vertu en marche. Son seul aspect était un démenti à la faiblesse humaine, un demi-argument contre le péché originel, en tout cas un reproche au laisser-aller moderne. Mais il se trouve que les héros et les saints laissent, entre la zone élevée où ils planent et l'inaccessible idéal, une bande toujours plus rétrécie que l'homme moyen peut estimer étroite. Si l'on considère au contraire l'espace inférieur qu'ils dominent, on peut avec autant de propriété parler d'élevation morale, de grandeur d'âme et de sublime. C'est ici, comme ailleurs, une question de point de vue. Et tout le monde a raison. Mais il reste qu'il est un genre d'étroitesse réservée aux héros et aux surhommes. Le jour de sa mort, le mot de sainteté était sur toutes les lèvres et dans toutes les pensées ; il s'inscrivait dans toutes les correspondances des jours qui suivirent.

Tout était aligné et ratissé dans son esprit comme dans son âme. C'était le savant loyal et scrupuleux qui ne tournait un feuillet qu'après avoir résolu à fond le problème de la page précédente et s'être garanti contre la possibilité d'un oubli ou d'une confusion. Il aurait pu aussi bien réciter une tirade d'Hernani ou un numéro d'imitation que la suite des poids atomiques ou les variétés de la famille des bousiers. Mais il se serait bien gardé de la faire, par modestie ; et il ne débattait que par bribes et pour un service à rendre le trésor des connaissances accumulées incessamment pendant une vie de chartreux, la moins distraite qui fût. Encore fallait-il, pour qu'il réponde, que le professeur de la matière fût absent, et il saupoudrait son raisonnement de tant de points d'hésitation qu'un étranger s'y serait laissé prendre. Nous, nous savions à quoi nous en tenir et que le détail était garanti.

L'Amicale dont il a formé 40 générations devra garder aussi longtemps que possible le souvenir de ce grand serviteur du Berceau. Ne conviendrait-il pas de donner son nom au petit Musée que l'on projette et qui, d'ailleurs, sera surtout son œuvre ? Il laisse en effet des collections admirables de papillons et de coléoptères, que des amateurs ou des scientifiques s'arracheraient. Elles contribueront à la décoration d'un parloir-musée qui est en question. Déjà M. Lalonde a enrichi le premier fonds de quelques boîtes supplémentaires. Si les anciens dispersés sur toutes les latitudes voudraient envoyer quelques spécimens choisis parmi les plus curieux de leur région, on assurerait de surcroît une liaison spirituelle de plus entre le Berceau et ses envolés, entre les vieilles générations et les nouvelles. On pourrait déborder le cadre de l'histoire naturelle et nous créerions des étages de bibelots d'anthropologie et d'histoire des civilisations. La construction de nouvelles classes a rendu disponibles les anciens locaux de Première et de Deuxième à la porte d'entrée. Le petit musée des missions s'y logerait fort pertinemment. C'est là, d'ailleurs, que M. Degland a professé à peu près toute sa vie.

Des vies de professeurs tels que MM. Bouchet et Degland nous permettent de poursuivre l'analyse commencée l'an dernier des caractéristiques de la maison. C'étaient en effet, comme le demandent vainement les partisans tapageurs de l'École nouvelle, des professeurs qui n'existaient qu'en fonction des élèves. L'élève, comme l'enfant, est foncièrement jaloux. Il entend, lui, le trésor précieux, l'avenir de la race, que tout lui soit sacrifié, que ses parents, comme ses maîtres, soient sa proie absolue et totale. des pélicans. Or, le lycéen n'ignore pas que son professeur a une femme et des enfants à aimer ; le collégien du diocèse sait que ses maîtres exercent du ministère à l'extérieur, guignent un doyenné, cultivent nécessairement des relations familiales et sociales assez absorbantes. Mais ici, l'enfant se rend compte confusément que le maître n'appartient qu'à lui seul, en fait comme en droit. De par sa vocation religieuse, ses origines lointaines, l'éloignement du monde et de tout centre dissipant, il ne reçoit pas deux visites par an et n'en rend pas une. Comme la cité d'Aristophane, le Berceau est bâti sur les Nuées. Par là, toutes les forces vives de lumière et de chaleur de la maison sont centrées sur l'enfant, sans dispersion appréciable. Son égoïsme inconscient jouit de cet occupationnement qu'il trouve tout naturel parce qu'il continue celui qu'il exerçait chez lui jusqu'à la férocité. Et alors, si le Berceau fait famille, ce trait commun entre la maison natale et la maison d'adoption, ne serait-il pas précisément l'une et la première des explications cherchées ?

Messieurs, les pertes sensibles que nous venons d'éprouver pourraient nous porter à la mélancolie, mais les hommes passent et l'Amicale et le Berceau demeurent, encadrant des dévouements renouvelés et identiques. Puissent-ils, sur les déchets inévitables que comporte l'humaine nature, dresser longtemps des gerbes d'âmes supérieures, aussi belles que la moisson de cette année.

7 mai. Solennité de sainte Jeanne d'Arc. — Un entre-filet du *Journal des Œuvres* (mai 1939) nous témoigne à nouveau que les offices de la chapelle, tout comme nos actions, ont une répercussion que, raisonnablement, nous devons désirer bonne. A titre d'enseignement, insérons ici ce témoignage d'un converti, libéré de toute entrave¹ par un des dignes fils de saint Vincent en qui

1. Voici pour le beau chant et la modestie de ces Messieurs de Saint-Laure un autre témoignage, d'il y a deux siècles, du 10 mai 1730. Entoué aux Archives nationales (S 3706) dans le *Livre des Archives du Couvent des Capucins du Morais*, voici un extrait de ce Journal de la Maison (page 213). L'église de ce Couvent, ouverte en 1623, fut dédiée, chose notable, à l'Immaculée-Conception. Elle est devenue, depuis 1803, l'église paroissiale Saint-Jean Saint-François, rue Charlot, Paris (4^e).

Le bienheureux Félix, martyr capucin, né en 1577 à Sigmaringen, entra en 1622 chez les Capucins de Fribourg. Prédicateur de talent, il fut envoyé chez les Grisons en 1622 pour ramener au catholicisme les Protestants.